LE LIEN.

I

—Regarde, papa, les belles poupées. Comme elles sont bien habillées! Tiens celle-là, la grande avec un chapeau noir, elle a une robe bleue comme maman en avait une.....tu sais?.....avec une large ceinture qui flottait...

Et la petite fille indiquait de son doigt levé les poupées exposées à la vitrine du marchand de jouets.

C'était une fillette de six ans, aux grands yeux bruns veloutés et caresseurs, à la figure délicate, aux lèvres fraîches qui laissaient voir, dans un rose sourire, les perles de ses quenottes nacrées.

Vêtue d'un manteau de peluche grenat doublé de satin crème et bordé de fourrure, coiffée d'un large feutre blanc empanaché de plumes noires, on eût dit une petite princesse de conte de fées.

Avec cela, un air sérieux et réfléchi, une gravité d'enfant triste. La vue de ces poupées, si tentatrices, si bien parées, n'amenait pas sur ses lèvres de joyeuses exclamations. Elle remarquait la façon dont elles étaient habillées pour voir si elles étaient à la mode, car elle se préoccupait déjà, comme une vraie femme, de la forme des jupes et des couleurs qu'on portait, et observait avec attention les toilettes des dames, dans la rue.

Le père se pencha, et d'une voix tendre, un peu voilée.

—Marcelle, ma chérie, veux-tu que je t'en achète une?

Avant de répondre, elle regarda l'étalage pendant quelques instants, songeuse.

—Je veux bien, petit père. Il y en a surtout une qui me plaît beaucoup. C'est celle qui ressemble à maman, avec sa belle robe.

Il y eut sur le visage du père une expression de mélancolie douloureuse, et dans un effort de volonté qui le contracta brusquement, comme un tic nerveux, un pli amer tira la bouche, les sourcils se rapprochèrent, les yeux s'enfoncèrent. Puis la physionomie reprit sa morne placidité, comme une onde un moment troublée par la chute d'un caillou. Elle était empreinte d'une tristesse vague, grise, où se réfétait une âme de spleen et de regrets: des yeux qui ne regardaient pas, perdus dans un rêve indécis, des rides qui tissaient comme une subtile toile d'araignée, une barbe d'un ton pâli qui prenait une teinte de cendre, et la monotonie dolente du sourire.

Tout cela lui donnait un air vieillot, ajoutait à sa trentaine de fictives et pesantes années.

Quand ils sortirent de la boutique, le père portait sous le bras un grand carton où dormait la poupée, Marcelle demanda:

—Où allons-nous, maintenant, dis, papa?

—Nous passerons par les Tuileries, et nous regarderons Guignol.

—Oui. Et pis on ira voir les bateaux....Et pis on mangera des gaufres!

Les aventures de Polichinelle, du commissaire et de la mère Gigogne ne l'amusaient guère; elle trouvait que les petites filles assises autour d'elles riaient trop fort, car une petite fille bien élevée doit rire avec modération. Elle préférait suivre sur l'eau miroitante du grand bassin l'essor des petits bateaux aux voiles palpitantes.

II

Sa pensée était pleine de sa poupée. Elle songeait au plaisir qu'elle aurait à la bercer, à causer avec elle, à la promener. Elle sentait qu'elle l'aimerait bien, cette nouvelle poupée, si grande et si belle. Elle l'appellerait Lucie, comme sa maman, car c'est vrai qu'elle lui ressemblait à sa maman, avec sa robe bleue.

Les enfants oublient vite. Ils ne souffrent pas assez, ils n'éprouvent pas de sensations d'une acuité assez profonde pour se souvenir.

Certes, depuis deux ans, Marcelle avait bien pensé à sa mère; il ne s'était pas écoulé de jour où elle n'eût revu, dans sa confuse mémoire, une dame bien habillée, toute de sourire, de jeunesse et de grâce, qui se penchait sur son lit, le soir, pour l'embrasser, et qui, l'après-midi, l'emmenait avec elle dans les grands magasins. C'était cela surtout qu'elle regrettait, les lentes flâneries à travers ces palais féeriques, parmi des ruissellements de soie et de velours, de chatoiements de lumières, les remous d'une foule oisive et brillante, la correction empressée d'une armée de commis. Elle se rappelait mal la physionomie maternelle, et quand, dans sa petite âme légère et changeante, où les impressions se reflétaient comme en un miroir, sans y laisser de durable impreinte, elle évoquait le souvenir maternel, elle revoyait l'exquise toilette bleue, fantaisiste de valenciennes, avec, autour de taille, une large ceinture dont les pans s'envolaient comme des ailes d'azur,—la dernière robe que sa maman eût portée.

Car c'était cette robe-là que sa maman avait mise le jour où, sortie dans l'après-midi sous le prétexte d'un achat, elle n'était point rentrée, le soir, pour dîner. Elle revécut la scène. Son père se promenait, fébrile, dans la salle à manger. Sur les neuf heures on avait apporté une dépêche. Il avait eu un cri rauque, morne, râlé. Et il était parti, hagard, comme un fou, sans embrasser sa fille.

Elle ne le revit que le lendemain matin, le teint blêmi, les yeux rougis et bouffis.

Il lui raconta en pleurant que sa mère était malade, très malade, et qu'on la soignait à la campagne loin, bien loin.

Quelques jours s'écoulèrent dans une cruelle anxiété. Marcelle fut mise en pension. Enfant gâtée et volontaire, elle souffrit. La sollicitude de ses parents l'avait habituée à une vie de douceur et de tendresse. Sans cesse, elle écrivait à son père qu'elle voulait aller voir sa mère. Au bout de trois mois, on lui dit qu'elle était morte.

A cet âge, on ne se rend pas compte de ce qu'est la mort. Et puis, il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas vu sa maman, qu'elle se trouvait préparée à ce dénoûment. Elle ne pleura pas trop, car, à partir de ce moment, on lui passa tous ses caprices, on la laissa jouer tant qu'elle voulut.

Une chose l'inquiéta, mais elle n'osa en parler à personne. Il y avait une petite fille qui avait aussi perdu sa maman. Elle portait, aux sorties du dimanche, de longs voiles de crêpe. Pourquoi ne lui en avait-on pas fait mettre?

Puis, un jour, elle surprit la conversation de deux sous-maîtresses, qui crut-elle, parlaient d'elle. Elle retint ces mots:

—Orpheline?....Hum!..... Orpheline pour le monde, peut-être ...Il y a là dessous quelque chose de louche....La mère n'est morte que pour le père....Mais vous comprenez, il ne veut pas que la petite sache dans quelles conditions elle les a quittés....

Elle réfléchit longtemps au sens de ces paroles. Finalement, elle se dit que quelque maladie bien terrible avait dû emporter sa maman, quelque son père ne voulait pas qu'elle le sût.

Au bout d'une année, on la retira de pension. Et depuis les vacances, elle vivait avec son père. Il l'entourait d'une affection tendre et délicate, sortait tous les jours avec elle, satisfaisait chacune de ses fantaisies.

Il ne l'avait point prise plus tôt auprès de lui pour lui épargner les spectacle de sa douleur, parce que la blessure n'était pas encore assez cicatrisée. Maintenant, il savait dissimuler sa souffrance; il était peut-être aussi malheureux, mais on aurait pu croire qu'il commençait à oublier. Et dans sa vie désemparée, il se rattrapait à l'amour de sa fille comme à une épave.

III

..Ils suivirent les boulevards, traversèrent la place de l'Opéra, prirent la rue de la Paix et franchirent la grille des Tuileries.

Soudain, la petite fille poussa un cri strident, puis, quittant la main de son père, courut vers une femme vêtue d'une robe sombre, d'un collet de drap tout simple et coiffée d'un chapeau bon marché garni de deux ou trois "couteaux" noirs.

Elle criait: "Maman!..... Maman!..." répétant passionnément ce mot, éternel et balbutiant vocable d'amour.

Il y avait deux années qu'elle ne l'avait vue. Les traits s'étaient estompés dans les brumes du souvenir. Mais, tout de suite elle reconnut ce cher visage, les deux yeux bruns, frottés de lueurs satinées, la petite bouche en arc dont elle avait reçu tant et tant de frais baisers. En même temps, l'image ancienne, restée confusément enfouie au fond de sa mémoire, s'évoquait subitement avec une nette précision de détails, et elle constata que sa maman avait bien changé: elle était toujours jolie, certes, mais sa physionomie se voilait d'une ombre de tristesse.

La mère l'avait prise dans ses bras et la couvrait de baisers.

Quand elle la posa à terre, elle aperçut, à quatre pas, chancelant, appuyé à un arbre, le père de la fille.

Elle tint l'enfant serrée contre elle, dans un mouvement peureux, comme si elle eût redouté qu'il vînt la lui arracher.

Et des larmes stillèrent sous ses paupières.

Ils échangèrent leurs regards. C'était, au fond de leur âme, une mélancolie profonde, mais point de colère,—de la résignation.

Dans un éclair, l'homme repassa leurs quelques années de bonheur, calmes, illuminées d'extases et de joies. Il la revit comme autrefois, en sa gracieuse beauté. D'elle émanait encore un charme infini. Il remarqua qu'elle était mise pauvrement, devina qu'elle était meurtrie à bout de forces, qu'elle devait être abandonnée..

Et il eut à la fois de la pitié, de la douleur, de l'amour, de la jalousie!

Cependant, ils demeuraient tous deux immobiles.

Soudain, l'enfant, se dégageant de l'étreinte maternelle courut vers son père, lui prit la main et l'attira vers celle qui avait été sa compagne....

Les mains se touchèrent, et, comme en proie à une force mystérieuse, se serrèrent et s'étreignirent....

La mère sanglotait. L'enfant eut un mot d'une inconscience charmante:

—Pourquoi pleures-tu, maman, puisque tu es guérie, puisque tu revois ta petite Marcelle?.....

Et le père dit gravement,—et tendrement:

—Nous t'attendions....

MIROIR A CROCODILES

Histoire de Chasse

Non pas chasse aux perdreaux, lièvres ou chevreuils, mais chasse sérieuse aux bêtes pour lesquelles est nécessaire une bonne balle à pointe d'acier, car sir William Hewlett, baronnet, onques ne tira coup de feu chargé de plombs, fût-ce chevrotines ou double zéro. Quand sir William veut dîner d'une grouse, d'un dindon sauvage ou d'un lièvre blanc, suivant le pays, il envoie son domestique à la chasse.

Depuis vingt ans le gentleman riche, célibataire, court le monde, carabine en main: Tigres de l'Inde, lions de l'Atlas, ours du pôle, jaguars des forêts vierges figurent méthodiquement rangés sur son carnet de chasse à la place où d'autres inscrivent: lapins, six; bec-figues, vingt-trois. Tous les deux ans, sir William vient passer quatre mois à Londres; il commande des vêtements de chasse anglais, des bottes anglaises; renouvelle son assortiment d'armes anglaises, regrette les décès survenus parmi ses amis anglais, reprend pied au cercle et puis disparaît pour vingt nouveaux mois.

Nous avons été présentés l'un à l'autre par Bombonnel, dans sa lionnerie de Bouira. On sait que le célèbre tueur de panthères avait installé en pleines montagnes algériennes "un établissement" très bien fréquenté par les grands fauves d'Afrique, où de belles chasseresses sont venues chercher les fortes émotions inséparables de la chasse aux bêtes féroces, même quand le drame se joue dans "l'établissement ad hoc."

Là bas dans la grande solitude, une nuit où il n'y avait pas de lion, nous avons passé toute une soirée à écouter sir William qui racontait ses chasses avec un flegme britannique. Cet homme vous dit: "J'ai toujours eu de bons résultats en tirant l'éléphant non pas au défaut de l'épaule, mais à la gorge, "quand il charge sur moi", du ton dont je dirais: "Il faut viser le lièvre aux pattes, quand il vient sur vous." Et si vous objectez, sir William affirme: "C'est très simple de le faire se tourner contre vous, il suffit de siffler." Le jour où vous vous trouverez, même de flanc, en présence d'un éléphant furieux, essayez de siffler, et vous m'écrirez si c'était en "ut" majeur.

Sir William NE MENT JAMAIS, même quand il raconte des histoires de chasse, ce qui lui arrive d'ailleurs, très peu, et en présence seulement de rares privilégiés.

Quand je le rencontrai, il venait du haut Nil, où il avait passé six mois sur les hippopotames et les crocodiles, ne quittant le fleuve que pour faire de courtes excursions dans l'intérieur, lorsque par hasard des indications dignes de foi, apportées par des indigènes, signalaient un couple de rhinocéros à quelques dizaines de lieues.

Sir William était au mieux avec les tribus; les commencements seuls étaient parfois difficiles, mais le gentleman avait des manières persuasives: un jour qu'un nègre ivre brandissait contre lui une sagaie, sir William boxa le nègre, prit la sagaie, la lança en l'air, ramassa sa carabine et coupa le bois en deux. Les nègres tombèrent à plat ventre; puis, quand ils aperçurent que le blanc n'en voulait qu'aux bêtes malfaisantes, ils le respectèrent, lui fournirent tout ce dont il avait besoin et pleurèrent son départ.

Le tempérament anglais est colonisateur.

Donc, le carnet de sir William ne mentionnait que des hippopotames, des rhinocéros et des caïmans, sauf un lion et deux lionnes, tués le même jour "pour rendre service à un kraal". Tel un chasseur artiste ne tira que la bécasse en avril, bécassine en paix lévrante et pariadou, mais fusillant la bête puante qui passe à portée.

Sir William, carabine en main, n'en est pas moins un observateur; il nous décrivait les mœurs de ses récents adversaires avec un calme inaltérable.

Ce "Tonsemel des animaux féroces m'a appris que l'hippopotame est aussi placide qu'un bœuf quand on ne l'attaque pas; le rhinocéros est ombrageux et méchant, il charge dès qu'il voit l'homme, et si la balle n'entre pas dans l'œil....Le crocodile, lui, est très rusé: hardi contre les nègre nus, dont l'odeur le tente, il se méfie du blanc vêtu, et plonge hors de portée.

—Mais alors, sir William?....

—Oh! j'avais trouvé le moyen. Ash!

—Parfaitement. "Je louais" dans un kraal un négrillon, que mon domestique apportait au bord de l'eau; nous l'attachions à un piquet, avec une corde plate en paille de riz pour ne pas le blesser, et j'attendais, caché à vingt pas.

—Et?....

—L'enfant s'emouvait, pleurait, le crocodile entendait, sortait et s'avançait pour happer le baby; j'attendais qu'il fût très près, qu'il crût n'avoir qu'à ouvrir ses mâchoires pour le lunch, et paf! derrière l'oreille!

—Mais c'est épouvantable, ce supplice de la terreur infligé à l'enfant!

—Oh! j'avais soin de le choisir assez petit pour qu'il ne comprenne pas le danger; quelques uns essayaient pourtant de se sauver, mais j'en ai vu rire et s'avancer vers la bête; si bien que s'ils n'avaient pas été attachés, "ils m'auraient gêné pour tirer."

—Mais si vous aviez manqué!

—Je ne manque pas.

—Mais si votre arme avait raté!

—Une carabine de Purdey ne rate pas.

—Pourtant si un incident quelconque était venu retarder votre coup de feu!

—Un incident ne retarde pas. On tire d'abord, on voit l'incident après.

—Mais un deuxième crocodile se sauve, je recharge en trois secondes, et paf! derrière l'oreille! Les autres plongent.

—Sapristi! mais enfin supposez....

—Je ne suppose pas.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

ATLANTA AND NEW ORLEANS SHORT LINE.
Atlanta & West Point R. R
—AND—
The Western Railway of Alabama.
La ligne directe entre la Nouvelle-Orléans et l'Est. Deux trains quotidiens. Chars-dortoirs d'un bout à l'autre de la ligne. Chars-restaurants. Service sans égal.
J. P. BILLUPS, A. G. P.
H. F. LACY, A. G.
713 rue Common, Ville Orleans, Lou.
Smare—1an

CHEMINS DE FER.

Illinois Central
Double Service Quotidien.
CHARS-DORTOIRS PULLMAN
D'un bout à l'autre Ligne pour
ST-LOUIS, LOUISVILLE, CHICAGO, MEMPHIS ET CINCINNATI.
Chauffés à la vapeur, éclairés au gaz.
Vestes Trains Vestibules.
CHARS RESTAURANTS,
Servant les repas à la carte.
Chars Buffet et Bibliothèque.
Chars avec Fauteuils à Bascule.
Sièges gratis entre la Nouvelle-Orléans, Louisville et Cincinnati.
CHARS-DORTOIRS JUSQU'A MONROE
Et les Points Principaux dans le Nord de la Louisiane,
Natchez et Vicksburg par le Yazoo and Mississippi Valley Railroad.
Les trains quittent la gare Union tous les jours à 10:15 heures p. m.
BUREAU DES BILLETS,
Rues St Charles et Common.
REF. RODDY, G. P. A.
WM. MURRAY, Div. Pass. Agent.

La Compagnie des chemins de fer du
Yazoo & Mississippi Valley.

Départs Quotidiens	Bureau ouvert 19 MAI 1902	Arrivées Quotidiennes
No 4	Express de Mississippi	No 7
3:45 p. m.	Trains réguliers de Memphis, Tunica, Belzoni des stations locales.	9:50 a. m.
No 35	Express du Jour Inondé	No 32
7:10 a. m.	Pour Vicksburg, Natchez et les points intermédiaires.	5:35 p. m.
No 136	VALLEY EXPRESS	No 135
10:15 p. m.	Chars Dortoirs de Natchez et Monroe, Lou, via Vicksburg, Miss.	6:00 a. m.
No 34	Bayou Sara Accom'tn	No 33
4:40 p. m.		9:00 p. m.
No 23	Excursion dimanche	No 27
8:00 a. m.		9:30 p. m.

BUREAU DES TICKETS,
ST-CHARLES ET COMMERCE.
W. A. KELLOGG,
Assistant Gén. Agt. Pass.
WM. MURRAY, G. P. A.,
Nouvelle-Orléans.

LOUISVILLE & NASHVILLE.
ARCHES BLEUES.
EXPRESS LIMITE CHAQUE JOUR AVEC CHARS VESTIBULES DE PULLMAN.
Pour Montgomery, Birmingham, Knoxville, Lexington, Cincinnati, Atlanta, Jacksonville, Washington, Baltimore, Philadelphie et New-York.
DEPARTS SANS CHANGEMENT.

Arrivée	Départs
Fast mail tous les jours... 7:25 a m	Fast mail tous les jours 8:00 pm
Express tous les jours... 6:30 p m	Express tous les jours ...7:00 am
Limited tous les jours... 3:35 p m	Limited tous les jours ....9:30 am
Service de la Côte.	
Tous les jours excepté dim 8:50 a m	Tous les jours excepté dim 3:20 pm
Lundi seulement.....7:45 a m	Lundi seulement..... —
Tous les jours excepté dim et lundi....10:30 a m	Tous les jours excepté dim et lundi..... —
Tous les jours excepté dim.... —	Tous les jours excepté dim 4:45 pm
Excursion dim 9:30 p m	Excur' dim...7:40 am
Excursion mer 2:30 pm	Excur' mer...7:40 am

Bureau pour la vente des billets, coin des rues Common et Carondelet. Bureau de billets de la gare, au pied de la rue du Canal.
Embranchement des chars vestibules limités de la Nouvelle-Orléans à New-York sans changement de véhicules toutes les nuits, directement à tous les points correspondants. Plus de prix de tarif supplémentaire exigé pour ce train. Un chef restaurant y est attaché. Repas unit service en route.
Nos 4 et 1 ont des chars directs pour Chicago sans changement.
JOHN E. RIDGELY, Div. Pass Agent.
O. L. STONE, G. P. A., Louisville Ky.
Insere—en 51 dée

JULES ANDRIEU,
—Successeur de—
ROCHEREAU & ANDRIEU
AGENT D'AFFAIRES
912 rue Gravier

CHEMINS DE FER.

Queen and Crescent Route.
Trains Vestibules Solides.

	No 2.	No 4.	No 6.
Part de— Ville-Orléans..	7:30 p m	9:10 a m	9:00 a m
Arrive à— Meridian.....	1:50 a m	3:40 a m	1:30 p m
Part de— Meridian.....	1:50 a m	3:45 p m	——
Arrive à— Birmingham..	5:40 a m	6:45 p m	——
Chattanooga..	8:45 a m	10:30 p m	——
Lexington....	1:15 p m	4:40 a m	——
Cincinnati....	7:30 p m	9:15 a m	——
Buffalo.....	3:45 p m	7:00 p m	——
Part de— Ville-Orléans..	7:30 p m	9:10 a m	——
Arrive à— Meridian.....	1:30 a m	3:45 p m	——
Part de— Meridian.....	1:30 a m	3:45 p m	——
Arrive à— St-Louis.....	7:04 p m	7:56 a m	——

2 vs—
De Ville-Orléans 7:30 p. m
Arr à—
A Chattanooga.....9:40 a. m
A Knoxville.....1:10 p. m
A Bristol.....5:45 p. m
A Roanoke.....10:15 p. m
A Lynchburg.....12:45 a. m
A Washington.....4:45 a. m
A Baltimore.....5:45 a. m
A Philadelphie.....8:15 a. m
A New York.....11:55 p. m

CHARS Restaurant Cafe. Repas à la carte

No 4 Pullman Américain Spécial, pour Meridian, Birmingham, Chattanooga, Cincinnati, Buffalo et les points intermédiaires, quittera à 9:10 heures p. m. Ce train aura des chars-dortoirs Ville-Orléans à Cincinnati, et chars-restaurant servant tous les repas jusqu'à Cincinnati et New York.
No 6 pour le Riviera aux Parcs, Covington, Montreville et les points intermédiaires quittera à 9:00 heures p. m. tous les jours, les dimanches compris.
Les trains d'excursion des dimanches et des mercredis pour les points Bon Louisiana quitteront à 7:45 heures a. m. comme d'habitude.
L'excursion de mercredi ne va pas jusqu'à Meridianville.
No 6, les jeudi de semaine, fait connexion à Pearl River pour St-Tammany, Abita Springs et Covington.
No 2 transporte les passagers pour St-Tammany, Abita Springs et Covington les mercredis seulement.
J. R. WELLS, R. P. A.
R. S. SHELBY, C. P. A.
S. H. SMITH, G. P. A.
R. J. ANDERSON, A. G. P. A.
Signés—
Nouvelle-Orléans, Lou.

SOUTHERN PACIFIC
(Sunset Route)
H. L. & T. R. R. & S. S. CO.
L. W. R. R.
Trains, Chars Fauteuils, Pullman Standard et Dortoirs d'Excursion pour San Francisco sans changement.
Chars-Dortoirs Pullman pour Houston et Deming sans changement.
Billets de Touristes d'été pour Denver Pueblo et Colorado Springs, $25.20.
Pour Chatham, $17.50, $22.75.
Envoyez dix sous en timbres pour une copie du "Southern Pacific Sun Cost Book" avec 200 cartes.
Bureau des Billets, coin des rues Canal et St-Charles.
F. S. DECKER, A. G. P. et T. A.
No 517 rue Natchez.

Southern RAILWAY.
La Route de Chars sans Changement entre le Sud, le Sudouest et l'Est. Seulement 36 heures pour New York, via le Great Washington et Southwestern.

	Vestibule Limited No 35	Mail Express No 37
Quitte la Ville-Orléans	6:00 P. M.	3:00 A. M
Arrive à Atlanta	11:40 A. M.	11:00 P. M
Quitte "	12:00 midi	11:05 P. M
Arrive à Washington	6:32 A. M.	8:00 P. M
" Baltimore	8:40 A. M.	11:55 P. M
" Philadelphie	11:15 A. M.	2:44 A. M
" New York	12:03 P. M.	3:35 A. M
" Boston	3:30 P. M.	8:30 P. M

No 35 connect sans changement des Chars-à-Salon Dortoir de Pullman, avec Service Supérieur de Char à Dîner en route.
No 36 connect des Trains Solides à Washington sans changement, lorsque rien contrôlant.
Pour plus ample information, et les Réservations Pullman s'adresser au
BUREAU DE BILLETS DU SOUTHERN RAILWAY.
704 rue Common, Nouvelle-Orléans, Lou.
C. M. Mathias, Ass't Agent de Pass. et Billets.
M. E. Powers, Agent de Bagage de Passagers.
J. C. Andrews, Southwestern Pass. Agent.
A. H. Hardwick, Ag't Gén'l de Pass. Washington, D. C.
W. A. Turk, Gérant du Trafic, Washington, D. C.
17 dée

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

39 Commencé le 16 Février 1902.

LE

Calvaire d'Agnès

PAR SIMOM BOUBÉE.

TROISIÈME PARTIE

La Voix du Sang.

(Suite.)

S'il refusait de le croire? Si la voix du sang était une chimère?

La Gorsille ne cessait de faire la leçon à la petite.

Elle la troublait à force de lui seriner les mêmes choses.

De son côté, Molesart avait eu le tort de lui dire que si les choses tournaient mal, ce serait elle qui paierait les pots-cassés.

Lorsque la victoria du grand-duc s'arrêta devant la porte de la maisonnette, M. et Mme "Bonassis" étaient dans un état de trouble manifeste, et la petite Agnès, dans une situation mentale voisine de l'abrutissement.

—Sauve-toi....reste là, derrière la porte.....Tu viendras quand on t'appellera, dit la Gorsille en poussant Agnès dans une pièce attenante au petit salon qui servait aussi de salle à manger.

Ce fut Molesart qui reçut les nobles visiteurs à la porte.

—Daignez entrer, monseigneur et vous aussi, monsieur le médecin, dit-il d'un ton trop humble et en s'inclinant trop bas.

Le grand-duc et le docteur entrèrent et saluèrent courtoisement la maîtresse de la maison qui les attendait dans le petit salon.

La Gorsille avait fait tout ce qu'elle avait pu pour se donner l'aspect d'une brave et honnête bourgeoise.

Ses cheveux étaient lissés sur ses tempes; elle portait une robe de drap noir, un col et des manchettes d'une éblouissante blancheur et, au cou, une petite croix d'or, dite "Jeannette".

Malgré cela, sa nature commune perçait malgré elle.

Il est à remarquer qu'un vieux coquin peut plus aisément se donner l'air honnête qu'une vieille coquine—soit dit sans contrevenir aux lois de la galanterie française.

Le grand-duc et le docteur ne laissaient rien voir de leur impression, mais la mine et la tournure de la Gorsille produisirent sur eux un assez mauvais effet.

Le grand-duc ne lui dit pas moins en s'inclinant devant elle avec la plus plus parfaite courtoisie:

—Je vous remercie, madame, d'avoir pris soin d'une enfant qui m'est chère: puis-je la voir immédiatement?

—Certainement, monseigneur, répondit la Gorsille après avoir fait une révérence ridicule et maladroite.

Elle sortit, puis revint poussant devant elle Agnès, pâle, défaite, avec les yeux rouges et agitée d'un léger tremblement.

A cette vue, le grand-duc se sentit profondément ému.

Il s'avança vers l'enfant, les paupières humides et les bras tendus.

—Agnès, jette-toi dans les bras paternels de monseigneur! s'exclama Molesart d'un ton beaucoup trop dramatique.

La petite avait entrevu son père dans la maison meublée de la rue de Maubeuge.

Elle reconnaissait ses cheveux et sa barbe d'or.

Elle allait se jeter dans ses bras, lorsque le docteur intervint avec une certaine brutalité.

—Attendez! dit-il.

Tous restèrent stupéfaits.

—Monseigneur, reprit le docteur, on vous trompe indignement.....Cette enfant n'a pas été confiée il y a dix-huit mois à ces gens-là par Mme de Montclave....Elle habitait, à ce moment, rue de Flandre, avec ce camelot connu sous le nom de Zidor, l'assassin présumé de cette pauvre Amélie Maloisel, que j'avais moi-même recommandée à Mme la grande-duchesse..... Cette enfant était alors fort malade, et Amélie l'avait prise dans sa chambre pour qu'elle fût mieux soignée.....Le camelot m'affirma qu'elle était sa petite sœur....Plus tard, je les ai reconnus tous les deux, se livrant à leur commerce assez mal famé sur les grands boulevards..... J'ignore comment cette petite fille est tombée entre les mains de cet homme et de cette femme, mais j'affirme sur l'honneur que le récit que cet individu nous a fait ce matin est le plus impudent des mensonges!

—Monseigneur, s'écria Molesart, tandis que la Gorsille levait les bras au ciel, M. le médecin vous en impose.....Il parle de mentir et c'est lui qui ment....

s'il m'arrivait mal, après tout, vous enverriez chercher le médecin à Honfleur. Tenez, voici une adresse et de l'argent. Vous trouveriez bien un messager!

La Normande tourna et retourna les papiers dans ses doigts noueux.

—Si c'est convenu comme ça, alors c'est bon. De l'argent, le jeune monsieur en a donné. Pour un messager, il y a not' garçon qui irait volontiers. Et ben sûr, vous avez raison de vouloir que je vous aide à vous mettre au lit, car vous n'en pouvez plus, ma pauvre gentille dame! Que ça fait donc grand'pitié! mais n'ayez crainte, vous serez bien soignée chez nous.

Un sanglot profond monta à la gorge de Zite. La jeune femme s'abattit sur la table, sa chevelure d'or éparpillée autour d'elle.

—Chez nous! fit-elle à travers ses pleurs, vous parlez comme chez nous. O mon cher pays, l'autre France! Oh! que Harry a bien fait de m'amener ici, où j'entends parler le cher vieux français de chez nous!

—Vous n'êtes donc point Anglaise? demanda la vieille femme surprise.

Zite faillit oublier toute prudence, dans l'émotion de son premier mouvement, mais elle se ressaisit promptement.

—Je suis d'une ancienne famille française, dit-elle. Mes grands parents ont émigré, mais on parle encore le française chez nous.

La bonne femme demeura pensive.

—Oui, dit-elle, il y a des Bretons qui ont fait des voyages comme ça, on me l'a raconté. Alors vous êtes comme qui dirait Française, sans l'être..... J'ai vu ça tout de suite, que vous n'étiez point une Anglaise.

—A quoi? demanda Zite, intéressée malgré elle.

—A ce que vous n'avez point la mine de ces gens-là; je ne peux pas vous dire autre chose. Ça ne s'explique guère, mais ça se voit. Allons, venez vous coucher et demain vous ferez la paresseuse. On ne viendra que quand vous aurez sonné et vous sonnerez pour faire ouvrir vos fenêtres. Pas besoin de vous lever pour voir la mer, allez!...

Epuisée, la jeune femme se laissa manier comme un enfant par la vieille compatissante; elle s'endormit en quelques minutes et son sommeil fut sans rêves.

Celui de Saint-Meesmin n'avait pas été aussi paisible.

Pendant toutes les heures sonnées à toutes les horloges du Havre et des environs, Harry s'était demandé comment il s'y prendrait pour enlever Annie et la conduire à sa sœur sans être suivi par son dangereux persécuteur.

Après avoir tourné et retourné dans son esprit vingt moyens plus impraticables les uns que les autres, il s'arrêta à un projet qui avait toutes les chances de réussir, précisément à cause de son enfantine simplicité.

—Quand je devrais l'emmener à Paris ce Victorien de malheur! et le perdre là, comme un tonton dont on veut se défaire! ce serait le plus grand mal qui pût arriver, et Annie n'est ni sotte ni muette. Je trouverai bien moyen de lui glisser l'adresse de sa sœur. Avec cela, le bateau et un louis à un bon cocher de Honfleur, choisi par l'hôtel du Cheval-Blanc, elle arrivera, fût-ce une heure plus tard que ne l'attend notre pauvre délaissée.

A huit heures, Saint-Meesmin était sur la côte d'Ingouville, d'où il voyait s'approcher, remorquée par un pilote expert, la haute, large et puissante "Normandie", qui semblait une montagne au milieu d'une volée de menus bateaux de pêche, pareils à des mouettes.

Reprenant la voiture qui l'avait amené là, il descendit aussi vite que possible vers la cale de débarquement.

Le grand hall de la Compagnie transatlantique fourmillait de monde. Malgré la défense, plus d'un parent ou ami s'était faufilé à la rencontre des arrivants, pour les embrasser une minute plus tôt.

A continuer

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteille livrées à domicile.